

Lettre ouverte
à
MICHEL ROCARD

QUAND vous êtes entré à l'automne 1975 au secrétariat du Parti socialiste, appelé à ses côtés par François Mitterrand, ce ne fut qu'un cri : voilà le prochain candidat de la gauche à la présidence de la République, voilà le futur chef du socialisme français. Bien entendu, vous vous êtes défendu pour le principe d'avoir été, comme on disait, « mis sur orbite », mais assez mollement, sans trop insister quand même ; et les explications de François Mitterrand n'eurent pas davantage ce ton de démenti catégorique que certains, autour de lui, espéraient bien entendre.

Nous pouvons le dire entre nous, cher Michel Rocard, et vous ne m'en voudrez pas de vendre ainsi la mèche : oui, c'est bien pour succéder s'il se peut au premier secrétaire à la fois à la tête du parti et comme candidat à l'Elysée que vous avez été investi ce jour-là de nouvelles et importantes fonctions. Oui, vous êtes bel et bien, et doublement, le dauphin.

Hériteriez-vous sans heurts de cette double succession ? C'est une autre affaire. Vous savez mieux que personne

que ce ne sera pas facile et qu'il y a de la concurrence. L'ami Pierre Mauroy et les socialistes de tradition d'un côté, les remuants jeunes loups du CERES de l'autre, et le groupe des experts, et les ambitions déçues, et l'esprit de revanche : ces tendances et ces clans, même s'ils sont fort disparates, se conjugueront sans doute un jour pour tenter de vous barrer la route. Votre atout, c'est leur division qui les rendra probablement incapables de s'entendre sur le nom d'un leader à vous opposer. Votre handicap, c'est bizarrement votre passé de militant des socialismes, ce quart de siècle de cheminement sur les sentiers peu fréquentés du débat révolutionnaire, par les chemins cahoteux de la réflexion quasi solitaire, loin de la grande route du pouvoir.

Militant, vous l'êtes depuis l'âge de vingt ans, en 1950, année de votre entrée aux étudiants socialistes. Combien de soirées, combien de centaines, de milliers d'heures de votre vie avez-vous passées dans de petites salles enfumées à refaire le monde, changer l'homme et rêver l'avenir ? Combien de centaines, de milliers de rapports, exposés, allocutions, interventions, discours avez-vous prononcés devant des auditoires allant d'une dizaine de camarades ou d'une quinzaine d'électeurs aux quelque dix, quinze millions de citoyens qui vous ont entendu, sinon écouté, au cours de votre campagne présidentielle de 1969 ? Combien de fois — des dizaines, des centaines de milliers peut-être — avez-vous prononcé le mot de socialisme ? Dans le mouvement étudiant, à la vieille SFIO, au Parti socialiste autonome, au Parti socialiste unifié, aujourd'hui au PS, tantôt secrétaire national, tantôt piaffant à la base dans l'attente de quelque renversement de situation, tantôt l'un des chefs de file de la minorité, vous avez été de toutes les batailles et de toutes les défaites.

Député pendant trois ans et demi, candidat si souvent qu'on en perd le compte, vous n'êtes pas de ceux pour qui militer signifie avant tout conquérir et conserver une écharpe de maire, un insigne de député, une option sur un poste ministériel. Et pas davantage de ceux pour qui le socialisme n'est que le mot de passe d'une utile société d'entraide mutuelle. « La vieille maison », disait-on au temps de la SFIO, un peu comme les policiers parisiens parlent de leur préfecture en l'appelant « la grande maison ». Une maison, cela se ferme et même se verrouille par crainte des voleurs et parfois aussi pour empêcher les occupants d'en sortir. Vous, vous êtes un spécialiste de l'évasion et après avoir trois fois au moins sauté par la fenêtre parce que vous étouffiez, vous voici revenu, au terme d'une escapade qui a duré seize ans, au sein de votre famille : après tout, c'est encore là qu'on se déchire le mieux.

Oh ! oui, si quelqu'un mérite le nom de militant et l'étiquette de socialiste, c'est bien vous ! Et c'est pourtant ce qui agace, inquiète et même irrite vos camarades perdus et retrouvés. « Vous avez été inspiré, intoxiqué, moralement acheté peut-être, par notre pire ennemi », me reprochait, il y a peu, à propos d'un article, un de vos aimables collègues de la direction du PS. Et comme je m'étonnais de ce verdict tranchant, lui demandant s'il pensait vraiment que mes informations et mes jugements sur le Parti socialiste provenaient en droite ligne de M. Giscard d'Estaing, je l'entendis non sans stupeur répliquer : « Mais non, il ne s'agit évidemment pas de Giscard. La thèse que vous développez et que vous approuvez, je ne la reconnais que trop ! Vous êtes le complice de notre plus actif et insidieux adversaire, le complice objectif de Michel Rocard. »

Qu'on n'aille pas se demander après cela pourquoi les socialistes, depuis tant d'années, perdent régulièrement en France toutes les élections, toutes les guerres et jusqu'à l'espoir de vaincre.

Il y a une autre face de votre personnalité qui complique dramatiquement votre tâche et compromet bien plus encore vos chances de réussir la percée militante que vous allez maintenant tenter : c'est que vous êtes le contraire d'un imbécile. C'est utile, vous savez, d'être un ignorant patenté, un aimable crétin en politique. Ainsi n'éprouve-t-on pas ces pudeurs, ces scrupules, ces réserves qui empêchent trop souvent l'homme intelligent, surtout s'il est doué du sens du ridicule, de s'abandonner à la démagogie la plus outrancière, de changer de cap sur l'heure sans souci de passer pour une girouette, de recourir aux arguments et aux trucs de métier les plus éculés et misérables sans l'ombre d'une hésitation. Loin de moi la pensée de faire de la sottise, de l'inculture et de l'absence de caractère la pierre de touche de la réussite en politique. Mais tout de même la compétence, la conviction et l'honnêteté intellectuelle, c'est beaucoup, c'est trop.

Car vous faites figure, dans la gauche, de « tête d'œuf ». Vous êtes un de ces techniciens que l'on nomme volontiers technocrates lorsqu'on ne les comprend pas. L'ENA, l'inspection des Finances, vos successives fonctions de chef de la division des budgets économiques à la direction de la prévision, de secrétaire général de la commission des comptes et budgets économiques de la nation, votre goût pour la spéculation intellectuelle, votre acharnement à suivre les affaires, à connaître les dossiers et à réfléchir aux questions théoriques et aux réformes comme aux problèmes de gestion, tout cela vous donne même l'inquiétante, la redoutable physionomie d'un supertechnocrate. De là à prétendre, ce que ne manquent pas de faire les imbéciles, que vous êtes une sorte de robot déshumanisé qui se trompe régulièrement parce qu'il veut à tout prix plier la réalité à ses

thèses, bref un remarquable esprit faux, il n'y a qu'un pas.

Puisque nous en sommes là, je voudrais vous demander de reconnaître au passage que la République, même la Cinquième, est après tout bonne fille et bien arrangeante. Certes, elle n'hésitera pas à révoquer un petit professeur qui prend trop de libertés avec les programmes et les règlements, un jeune juge qui ose dire tout haut qu'il ne croit pas à la justice, même une institutrice — cela s'est vu — qui se montre trop familière et libre avec ses élèves. Mais un inspecteur des Finances issu de l'ENA, qu'il soit de droite ou de gauche, fait partie de l'*Establishment*. Sur dix-huit ans, depuis 1958, vous en avez donc passé onze à assurer tant bien que mal dans la journée vos tâches administratives au service de l'Etat et à consacrer dans le même temps vos soirées et vos week-ends à chercher les moyens de bouleverser, de renverser ce même Etat. Conseiller éclairé, collaborateur dévoué, vos avis allaient à Valéry Giscard d'Estaing le matin, à Pierre Mendès France le soir.

Je ne doute pas que vous assumiez loyalement vos responsabilités de défenseur de l'ordre établi, de haut fonctionnaire chargé d'appliquer, voire d'inspirer la politique de gouvernement avant d'employer toute votre énergie à jeter bas cet ordre et à combattre cette politique. Je sais bien que de 1967 à 1974, pour être secrétaire national du PSU, puis député, vous vous êtes fait mettre en disponibilité. Je n'ignore pas que la démocratie, c'est d'abord la tolérance et le droit à l'opposition. Tout de même, il y a là quelque chose qui choque. Le militant révolutionnaire pouvait-il, peut-il, oublier ce qu'à raison de ses attributions avait appris l'expert officiel ? Inversement le conseiller du pouvoir réussit-il vraiment à faire abstraction des objectifs poursuivis dans son combat révolutionnaire ? Et n'étiez-vous, n'êtes-vous pas parfois, gêné vous-

même de mordre ainsi la main qui vous nourrit, même si elle vous nourrit mal ?

Fermons cette parenthèse et revenons à votre combat et à votre image. Militant passionné mais vagabond, technocrate de luxe et à double usage, vous pourriez être un de ces doctrinaires parfaitement odieux, glacés, solennels, péremptaires comme on en rencontre beaucoup dans les avenues du pouvoir et quelques-uns aussi sur les routes de l'opposition. Ce qui vous sauve, c'est que vous avez, on vous l'a dit souvent, une bonne tête, une tête de héros de bande dessinée. Entre Lucky Luke et Tintin, mince et souple, avec votre houppe de cheveux rebelles et des yeux vifs en boutons de bottine, vous possédez un indéniable don de sympathie, vous avez de l'enjouement et de l'humour, une sorte de cordialité chaleureuse et directe.

On peut vous faire beaucoup de reproches, mais on ne saurait vous accuser de n'être pas posé et réfléchi, même si on ne partage pas vos vues. Et heureusement pour vous, car ceci compense cela, vous n'avez pas l'air de vous prendre au sérieux sans que votre sincérité ni votre réputation de compétence en souffrent. Il vous reste, bien entendu, des progrès à faire. Par exemple, vous devez apprendre à parler moins vite, beaucoup moins vite, à la télévision et à la radio. Car si votre débit en rafales exprime bien l'ardeur de convaincre qui vous anime, il n'est pas inutile que les auditeurs puissent suivre au moins en partie vos propos. Tout le monde n'a pas l'esprit aussi délié que vous et la répétition didactique d'une idée simple, à raison d'une seule idée par période, est bien plus efficace qu'une très savante accumulation d'arguments. De même, quand vous parlez à la tribune d'un congrès ou écrivez un article, fût-ce pour *Le Monde*, n'oubliez pas que vous ne vous adressez

plus à vos anciens amis du PSU ou à des experts de l'inspection des Finances, mais à des auditeurs, à des lecteurs qui décrochent dès qu'ils se heurtent à un vocabulaire pour initiés et qu'ils ne comprennent pas les clins d'œil que vous échangez avec les spécialistes. Au surplus, soyez plus bref, on en retiendra bien davantage que si vous voulez tout dire. En un mot, soyez sommaire, sinon bête. Ce n'est pas facile, mais c'est le prix qu'il faut payer, je crois, pour inquiéter moins et séduire plus.

Seulement voilà : il reste un autre élément de votre personnalité qui vous interdit de recourir à ces facilités. Quand vous étiez candidat à Bougival pour les élections législatives de 1967, vos affiches, vos tracts répétaient fièrement un slogan en trois mots soigneusement pesés et dont vous n'étiez, ma foi, pas mécontent. Quels mots ? « Liberté, égalité, fraternité » ? Mais non, cette devise-là est complètement usée à force d'avoir été trop souvent trahie. Alors « Consommation, équipement, emploi », « Salaires plus élevés, impôts moins lourds, niveau de vie meilleur » ? Ou bien encore « Réformes, révolution, progrès », que sais-je ? Allons donc ! Démagogie élémentaire, promesses creuses et mensongères, abstractions rêveuses, ce n'est pas votre style.

Non, les trois mots clefs de votre slogan, c'étaient : « Vérité, justice, responsabilité ». Vous ne pouviez pas promettre d'améliorer sur-le-champ le sort de vos électeurs, de les rendre plus libres et plus heureux : un député de plus ou de moins, et un député d'opposition par surcroît... Mais vous pouviez vous engager à être vous-même sincère, équitable et responsable, à aller vers le vrai, le bien, le devoir et la vertu et c'est ce que vous avez choisi. Ils s'en moquent ? Peut-être, mais ce n'est pas une raison pour prendre des engagements qui ne pourraient pas être tenus, pour mentir et triquer.

C'est votre côté protestant, puritain, idéaliste, utopiste peut-être, le trait le plus fort en tout cas de votre

tempérament. Au PSU jusqu'à ce que vous quittiez provisoirement l'administration, vous écriviez et militiez sous divers pseudonymes. C'était une simple convention, car dans les milieux politiques et de presse personne n'ignorait le véritable nom de celui qui signait Georges Servet et parfois Jean Malterre. Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qui était le personnage historique dont vous aviez choisi de relever ainsi le patronyme oublié : théologien, Michel Servet fut brûlé à Genève à l'instigation de Calvin. Théologien du socialisme, longtemps hérétique, errant de secte en secte, vous avez échappé au bûcher. Echapperez-vous désormais à l'hérésie, réussirez-vous à concilier vos convictions et vos élans avec les impératifs de la tactique, les exigences de la stratégie, les craintes de vos camarades ? La réponse décidera de votre destin et peut-être aussi, d'une certaine façon, du nôtre.